

« à n'agir jamais que d'après ma manière de voir, attendu
« qu'on me regardera toujours comme responsable du
« résultat, quelle que soit la personne qui ait conseillé la
« mesure » (1).

Le principe de l'unité de la pensée directrice est donc absolu. Mais une fois son application assurée, la force du commandement dépend des qualités personnelles du général en chef, de son caractère et de certaines facultés dont la réunion, souvent difficile à trouver dans le même homme, n'en est pas moins, pour les armées, une des plus sûres garanties du succès.

II. — Qualités du commandement.

Ce serait sortir du cadre de ces études que de traiter, à propos de l'organisation du commandement, des qualités qui doivent distinguer un général en chef.

Cependant il est utile de connaître à ce sujet les idées qui ont cours en Allemagne.

Elles peuvent servir de point de comparaison pour juger les nôtres, et il n'est peut-être pas d'officier dépositaire d'une part de commandement qui ne trouve à en faire son profit.

On regarde souvent l'intelligence et la capacité comme les premières qualités d'un chef militaire. C'est généralement une erreur.

D'abord, il n'y a pas de premières qualités ; les qualités nécessaires à un commandant de troupes varient suivant les circonstances dans lesquelles il est placé.

Ce qui est certain, c'est que chez un homme de guerre les qualités de caractère priment toutes les autres.

Il y en a deux que les Allemands apprécient par-dessus tout : *la décision* et le *bon sens*.

(1) Pierron, *Méthodes de guerre*.

Prendre une résolution nette sans hésiter et la mettre de même pratiquement à exécution est en effet chez un chef, chez un chef d'armée surtout, une vertu éminente. C'est ce que Verdy du Vernois appelle la *netteté dans la conception et l'énergie dans l'exécution*. Ces qualités se rencontrent quelquefois chez des hommes ordinaires, quand ils ont acquis par l'étude et la réflexion le moyen de discerner clairement les situations.

Décision. — Un des exemples les plus remarquables de la décision d'un chef d'armée est celui que donna le prince Frédéric-Charles, le 2 juillet 1866, au soir, quand il résolut d'attaquer l'armée autrichienne.

A cette date, les avant-gardes des armées prussiennes et autrichiennes, établies sur la rive droite de l'Elbe, étaient à moins de sept kilomètres les unes des autres et cependant la première ne se doutait pas que l'autre fût aussi près d'elle et aussi concentrée.

Du côté des Prussiens, on croyait que la plus grande partie de l'armée ennemie occupait au delà de l'Elbe une position dont les ailes s'appuyaient aux places fortes de Josephstadt et de Kœniggrätz. Le grand quartier général n'avait donc d'autre alternative que d'attaquer cette position ou de manœuvrer pour obliger ses défenseurs à en sortir.

Cependant l'état-major de la première armée, qui était la plus avancée, comprit, dans la journée du 2 juillet, qu'il était indispensable d'avoir des renseignements plus complets. Pour cela, il fit partir, de différents côtés, de petits détachements qui furent principalement dirigés vers Kœniggrätz.

Des patrouilles d'officiers bien montés furent chargées de recueillir des détails sur la force et la position de l'ennemi. L'une d'elles pénétra au delà du rideau formé par les reconnaissances de cavalerie, et trouva la hauteur de Dub près de la Bistritz fortement occupée. Elle apprit que la brigade Prohaska y était établie.

Des prisonniers firent connaître que quatre corps d'armée autrichiens étaient à proximité.

Un officier de hussards aperçut de grands bivouacs et put constater la présence d'un corps d'armée à Sadowa.

Ces importantes nouvelles parvinrent au quartier général de la première armée entre six et sept heures du soir. Il pouvait être tenté de les transmettre au généralissime et d'attendre ses ordres. Mais, grâce à la décision du général en chef, il en fut autrement.

Quoique la journée fût avancée, quoique le grand quartier général eût déjà envoyé ses instructions pour une marche générale de flanc vers Pardubitz, le prince Frédéric-Charles prit immédiatement des résolutions contraires.

De grandes masses ennemies étaient dans son voisinage; il fallait donc que ses troupes fussent concentrées de suite, en prévision de ce qui pouvait se passer le 3 au matin.

En conséquence, sans tenir compte ni de la nuit, ni du mauvais temps, le prince expédia à ses différents corps, à neuf heures du soir, l'ordre d'être en position à deux heures du matin, à proximité de la ligne de la Bistritz et prêts à attaquer les positions autrichiennes.

Après avoir fait partir ces ordres, son chef d'état-major se rendit à Gitschin où se trouvait le grand quartier général du Roi, y arriva à onze heures du soir, rendit compte de la situation, des dispositions prises et demanda l'avis du généralissime.

Le roi de Prusse n'hésita pas plus que le prince Frédéric-Charles, et résolut sur-le-champ d'attaquer avec toutes ses forces, sans se préoccuper de savoir si on avait devant soi l'armée autrichienne tout entière ou seulement quelques-uns de ses corps.

La victoire de Sadowa fut due en grande partie à l'énergie et à la promptitude de ces décisions. Elles eurent, en effet, pour résultat de faire prendre l'initiative des mouvements à la 1^{re} armée et de faire arriver en temps opportun la 2^e armée sur le flanc droit des forces ennemies.

Après la décision, une des qualités qui contribuent le plus au succès est l'*opiniâtreté*.

A la fin d'une journée de combat, après une lutte prolongée qui de part et d'autre a épuisé les combattants, le général qui a l'énergie de faire sonner la charge et de lancer, la baïonnette en avant, les soldats valides qui lui restent, est presque sûr du succès. C'est en particulier l'avis du général Grant (1), un des hommes de notre époque qui ont donné les plus remarquables exemples d'*opiniâtreté*.

« J'ai souvent entendu le général Grant déclarer qu'il arrive un moment, dans chaque bataille chèrement disputée, où les deux armées opposées sont presque épuisées par leurs efforts et où il semble que chacun n'en peut plus. C'était là, à son avis, la crise décisive; et le général en chef qui avait assez de caractère pour prendre l'offensive était sûr de vaincre. »

L'*opiniâtreté* qu'ont déployée les officiers prussiens, surtout dans l'offensive, en 1866 et en 1870, a été une des causes de leurs succès.

A cet égard, du reste, il existe dans cette armée des traditions dont on est fier, et que chacun s'efforce de perpétuer.

Le maréchal Blücher se vantait de son entêtement et écrivait, en 1815 (2) :

« Paris est en mon pouvoir; l'armée française se retire derrière la Loire, et la capitale m'est livrée. C'est à la bravoure incroyable et à l'énergie sans pareille de nos troupes, ainsi qu'à *ma volonté de fer*, que ce triomphe est dû. Les observations, les lamentations sur l'épuisement des troupes n'ont pas manqué de pleuvoir autour de moi; mais je suis resté sourd à tout; je savais par expérience qu'on ne doit et ne peut recueillir tous les

(1) Pierron, *Méthodes de guerre*, tome I^{er}, p. 22, § 3.

(2) Pierron, *Méthodes de guerre*, tome I^{er}, p. 21, § 4.

« fruits d'une victoire, qu'en poursuivant le vaincu sans
« trêve ni répit. »

A des époques plus récentes, les Prussiens ont eu à citer de remarquables exemples de ténacité.

Celui que donna le général de Fransecki, chef de la 7^e division d'infanterie à la bataille de Kœniggrætz, mérite d'être signalé.

Placée à l'extrême gauche de la ligne de bataille de la 1^{re} armée, dans le Swiepwald ou bois de Maslowed, et engagée depuis 8 heures du matin, cette division se trouva, vers 11 heures, en présence de masses ennemies qui s'étaient grossies sans cesse. Elles appartenaient à deux corps d'armée autrichiens, les 2^e et 4^e corps, qui s'étaient laissé entraîner peu à peu et avaient fini par porter en ligne 51 bataillons et plus de 100 pièces de canon.

Pour résister à ce puissant effort, la 7^e division ne pouvait compter que sur ses troupes. Son centre dut d'abord céder et on put craindre alors de voir ses deux ailes séparées l'une de l'autre. Bientôt les compagnies furent confondues et divisées en groupes qui, sous la conduite de leurs officiers, s'efforcèrent de tenir sur divers points de la lisière. Quelques-uns se trouvèrent un moment menacés sur leur front, sur leurs flancs et sur leurs derrières. Ils réussirent cependant à se maintenir dans la partie nord du bois.

« Au milieu des alternatives de succès et de revers, dit
« la relation prussienne, les compagnies qui combattaient
« dans l'épaisseur du bois avaient fini par s'entremêler
« complètement. Du reste, on n'y voyait pas devant soi;
« il était donc impossible de donner à la lutte une direc-
« tion unique, et les chefs étaient obligés de se borner à
« donner personnellement l'exemple.

« Sur tous les points, les officiers rassemblaient autour
« d'eux les hommes qu'ils avaient sous la main, quel que
« fût leur régiment et les ramenaient en avant. On renvoya
« dans le bois des troupes qui en avaient été chassées,
« mais on plaça en réserve celles qui étaient complète-

« ment confondues. On envoyait sans cesse sur les der-
« rières un grand nombre de prisonniers autrichiens, mais
« on y voyait arriver aussi une affluence de plus en plus
« grande de blessés prussiens et de troupes qui avaient
« perdu leurs chefs. »

Déjà plus de 2,000 hommes étaient hors de combat. Le général de Fransecki avait vainement demandé du secours. Mais comprenant l'importance du point qu'il occupait, il fit passer dans l'âme de tous ceux qui l'entouraient la ferme résolution de défendre jusqu'à la dernière extrémité le terrain sur lequel ils avaient déjà versé tant de sang.

Les chefs donnèrent l'exemple et la résistance continua.

Bientôt, heureusement, l'approche de la II^e armée fut annoncée et « le cri : *le prince Royal arrive*, courant dans
« les rangs éclaircis des défenseurs du bois, vint ranimer
« les forces des troupes exténuées. »

Mais ce secours était encore loin. La 7^e division se trouvait au moment le plus critique. Il fallut envoyer un officier vers les colonnes de la II^e armée demander un appui immédiat et urgent. Cet officier dut, pour accomplir sa mission, traverser au galop les lignes des tirailleurs ennemis.

Il réussit dans sa périlleuse mission et, peu d'instants après, la garde prussienne, canonnant les masses autrichiennes, vint dégager le général de Fransecki.

C'était à son opiniâtreté que la I^{re} armée devait de n'avoir pas eu sa gauche enfoncée et ses communications avec la II^e armée rompues.

Chez certains peuples, chez les Anglais, par exemple, la ténacité est devenue une vertu nationale. Le général Wellington est un de ceux qui, par la fermeté de leur caractère, y ont le plus contribué.

Il écrivait à ce sujet, en 1811, à lord Clarendon (1).

(1) Pierron, *Méthodes de guerre*, tome I^{er}, p. 22, § 2.

« Personne ne peut mieux apprécier que vous les difficultés contre lesquelles j'ai eu à lutter (pendant l'expédition de Masséna en Portugal) ; mais je crois que vous ne les connaissez pas toutes. J'ai persévéré dans le système que je croyais le meilleur, malgré que l'opinion de chaque officier de l'armée anglaise en Portugal fut que je devais évacuer le pays et rembarquer l'armée pour l'Angleterre ; tandis que, d'un autre côté, les autorités civiles portugaises prétendaient que j'aurais dû maintenir la guerre sur la frontière au lieu de venir dans les lignes de Torrès-Vedras, quand nous manquions pour cela, non seulement des forces matérielles, mais encore des moyens de pourvoir aux besoins des seules troupes portugaises qu'elles avaient pu mettre sur pied. Il ne m'a rien moins fallu qu'une fermeté inébranlable pour résister à ces neuf mois de discussions avec des opinions contraires. Ajoutez à cela que l'opinion publique en Angleterre variait presque comme le vent, et vous reconnaîtrez que je ne pouvais compter que sur moi-même. »

On a souvent dit que le caractère français, naturellement impressionnable, n'avait pas dans la lutte cette opiniâtreté qui est une si puissante garantie du succès. On aime à nous prêter tous les défauts, surtout depuis nos défaites. Que de fois n'a-t-on pas répété que nous nous laissions facilement influencer par les apparences dans les combats, et que nous étions souvent portés à considérer comme perdues des situations qui n'avaient rien de compromis.

A cela, il n'y a qu'une réponse : quand nous étions vainqueurs, il en était tout autrement. « *La ténacité*, dit le général Marbot, était contestée aux Français avant les guerres de la Révolution ; c'est cependant une des principales vertus qu'ils y ont déployées, et une des premières causes des nombreuses victoires qu'ils ont remportées pendant 27 ans. La persévérance de nos généraux

« y a surtout beaucoup contribué, car elle influe infiniment sur la manière de combattre des troupes, parce que les soldats connaissent bientôt le caractère de leur général. Et, lorsqu'ils savent qu'il n'ordonnera la retraite qu'à la dernière extrémité et qu'il les ramènera huit ou dix fois à la charge avant de se tenir pour battu, ils font alors leurs premières attaques avec beaucoup plus de résolution et obtiennent bien plus souvent la victoire que des troupes qu'on habituerait à battre en retraite, parce qu'elles n'auront pu enfoncer l'ennemi, quoiqu'il ne les ait pas non plus enfoncées. »

Les guerres du commencement du siècle offrent des exemples de cette vertu militaire qui ne le cèdent à aucun autre.

N'est-ce pas d'ailleurs à elle que Napoléon a dû une grande partie de ses succès ?

Les triomphes si constants et si complets de Napoléon, dit Rocquancourt, doivent être attribués :

1^o A son incomparable habileté pour créer, rassembler, organiser, vivifier des moyens de guerre proportionnés à la grandeur de ses entreprises ;

2^o A une activité qui lui procurait toujours l'initiative des mouvements ;

3^o A une rapidité de coup d'œil et d'action, qui ne laissait à l'ennemi ni réflexion ni temps pour s'opposer à ses desseins ;

4^o Au meilleur *emploi* possible des *masses* ;

5^o A cet *ascendant* qu'il exerça dès le principe, tant sur ses adversaires que sur ses propres troupes et que ne firent qu'accroître sa plus grande autorité et ses succès ultérieurs ;

6^o A une *ténacité* qu'il savait *communiquer à tous* et qui, chez lui, était autant un effet de réflexion qu'un don de la nature.

Il avait pour principe, qu'une fois l'action engagée et

tant que rien n'était encore décidé, il valait mieux continuer le combat et consentir à de nouveaux sacrifices que de rendre inutile à la patrie, par une retraite prématurée, le sang des hommes déjà tués.

Ce principe, loin d'être inhumain, a pour résultat d'éviter de nouveaux sacrifices.

« *Avant de céder la victoire, attendons qu'on nous l'arrache, disait Napoléon; avant de nous retirer, attendons qu'on nous y force.* »

Son opinion personnelle sur les qualités du commandement ne saurait du reste être passée sous silence (1) :

« La première qualité d'un général en chef est d'avoir
« une tête froide, qui reçoive des impressions justes des
« objets, qui ne s'échauffe jamais, ne se laisse pas éblouir,
« enivrer par les bonnes ou mauvaises nouvelles; que les
« sensations successives ou simultanées, qu'il reçoit dans
« le cours d'une journée, s'y classent et n'occupent que la
« place juste qu'elles méritent d'occuper; car le bon sens,
« la raison, sont le résultat de la comparaison de plusieurs
« sensations prises en égale considération. »

« Il est des hommes qui, par leur constitution physique
« et morale, se font de toute chose un tableau; quelque
« savoir, quelque esprit, quelque courage et quelques
« bonnes qualités qu'ils aient d'ailleurs, la nature ne les a
« point appelés au commandement des armées ni à la
« direction des grandes opérations de la guerre.

« Il faut qu'un homme de guerre ait autant de caractère
« que d'esprit; les hommes qui ont beaucoup d'esprit et
« peu de caractère y sont les moins propres; c'est un
« navire qui a une mâture disproportionnée à son lest; il
« vaut mieux beaucoup de caractère et peu d'esprit. Les
« hommes qui ont médiocrement d'esprit et un caractère

(1) Pierron, *Méthodes de guerre*, tome I^{er}, p. 14, §§ 2 et 4.

« proportionné réussiront souvent dans ce métier : il faut
« autant de base que de hauteur. Le général qui a beau-
« coup d'esprit et du caractère, c'est César, Annibal, Tu-
« renne, le prince Eugène (de Savoie) et Frédéric. »

« C'est la volonté, le caractère, l'application et l'audace
« qui m'ont fait ce que je suis » (1).

Difficultés du commandement à notre époque. — Quelles que soient les qualités que possèdent les dépositaires du commandement, il n'est pas sans intérêt de faire observer qu'à notre époque elles doivent être encore plus développées qu'autrefois.

Ce fait est la conséquence de l'accroissement des armées, de la multiplicité des éléments qui les composent et de l'extension des théâtres de guerre.

Frédéric II commandait des armées de 30 à 50,000 hommes. Napoléon eut sous ses ordres des masses considérables, mais le plus souvent elles agissaient sous ses yeux en masses serrées.

Aujourd'hui, un général en chef doit diriger 2, 3 ou 4 armées de 150 à 200,000 hommes, par conséquent, près d'un million d'hommes. Dans une bataille, il a de la peine à trouver un point d'où il puisse apercevoir l'ensemble de ses troupes et de leurs mouvements. Dans tous les cas, il est trop loin pour exercer une action personnelle sur les ailes. Souvent, quand il envoie un ordre, la situation que cet ordre concerne est modifiée à l'arrivée de celui qui le porte.

Il résulte, de cet état de choses, des difficultés plus grandes qui exigeront des facultés plus puissantes, une grande habitude de l'initiative, et par-dessus tout une volonté plus réfléchie et plus forte que jamais.

(1) Pierron, *Méthodes de guerre*, tome I^{er}, p. 16, § 3.

III. — Des aides du commandement.

Il faut conclure aussi de ce qui précède que désormais les commandants en chef et les généraux doivent être secondés par des aides mieux choisis encore et dont les qualités militaires soient plus développées qu'autrefois.

De l'état-major. — Le premier de ces aides, le plus utile, celui dont le concours est le plus précieux, est l'état-major. On verra plus loin, à propos de l'organisation des quartiers généraux, quelles sont les idées qui semblent prévaloir aujourd'hui dans le choix d'un bon état-major. Cet organe est plus spécialement un agent de transmission. Mais le commandement suprême a aussi à sa disposition un instrument d'exécution qui est plus utile et plus précieux encore : c'est le *corps d'officiers*.

Des corps d'officiers. — Les officiers d'une armée sont l'âme d'un corps dont le général en chef est la tête.

Ils préparent, créent, entretiennent et développent à leur maximum d'intensité, les qualités morales. Ils exercent cette influence par les principes dont ils sont les propagateurs, par les traditions qu'ils conservent, par l'exemple qu'ils donnent, par l'autorité individuelle qu'ils exercent, par le prestige qu'ils acquièrent. Ils ont ainsi leur individualité propre, leur action personnelle; et, malgré leur dispersion, leur influence sur les résultats obtenus à la guerre est considérable.

Aujourd'hui, avec nos effectifs si nombreux, avec le développement que prennent les armées sur les champs de bataille, les corps d'officiers auront en campagne, sur le succès des opérations, une action plus efficace encore.

Ils sont les dépositaires et les créateurs de l'esprit militaire, des convictions des soldats, de leur enthousiasme, de leur énergie.

Ils constituent une force redoutable qui peut à elle seule gagner des batailles; qu'il faut en conséquence ménager avec sollicitude, cultiver avec un soin jaloux, dont il faut soutenir, encourager les efforts, relever le prestige, exalter le mérite.

A tous ces points de vue, il sera utile de rechercher et d'analyser, au moins sommairement, les conditions qui font les bons corps d'officiers.

Qualités des corps d'officiers. — « Au premier rang de ces qualités, il faut placer le sentiment de l'obéissance. Les uns la veulent passive et complète, ardente et dévouée. D'autres préfèrent l'obéissance froide, réfléchie, discutée, suivant le sens et l'esprit de la loi (1) ».

Obéissance passive et raisonnée. — Le général Bedeau rejetait comme une règle usée, bonne pour des temps qui ne sont plus, le principe de l'obéissance absolue et irresponsable. Par une fatalité étrange, la destinée s'est chargée de répondre à sa doctrine. Il a succombé dans nos discordes civiles, victime des idées de révolte et d'insubordination.

Ces deux appréciations des formes de l'obéissance se retrouvent souvent. Dans une bonne armée néanmoins, la forme de l'obéissance ne doit jamais être discutée, même dans l'intimité.

Les commandants en chef et les généraux n'admettent que l'obéissance passive.

Il n'y a donc qu'une règle qui résume et simplifie, suivant la justice, les devoirs du soldat.

« Sous les armes, *la loi* c'est le commandement du chef responsable, comme *la patrie*, c'est le drapeau. »

« Cette règle règne dans les armées de la républicaine »

(1) Général Blondel.